

Accompagner l'aventure artistique, les artistes et les œuvres de notre temps, est notre volonté. Nos valeurs, nos coups de cœur, notre exigence, notre souci de qualité déterminent nos choix. Le label Europe 2 reflète la confiance que nous témoignons à un auteur, un metteur en scène, un chorégraphe, un interprète.

Devenons complices ce soir !

Complices de George Tabori et Jorge Lavelli : pour que le rire conjure l'horreur.



Prochains spectacles

La femme changée en renard

Du 11 au 19 mars

Grammont

Ma nuit chez Lucy (hors abonnement)

Les 25 et 26 mars

Grammont

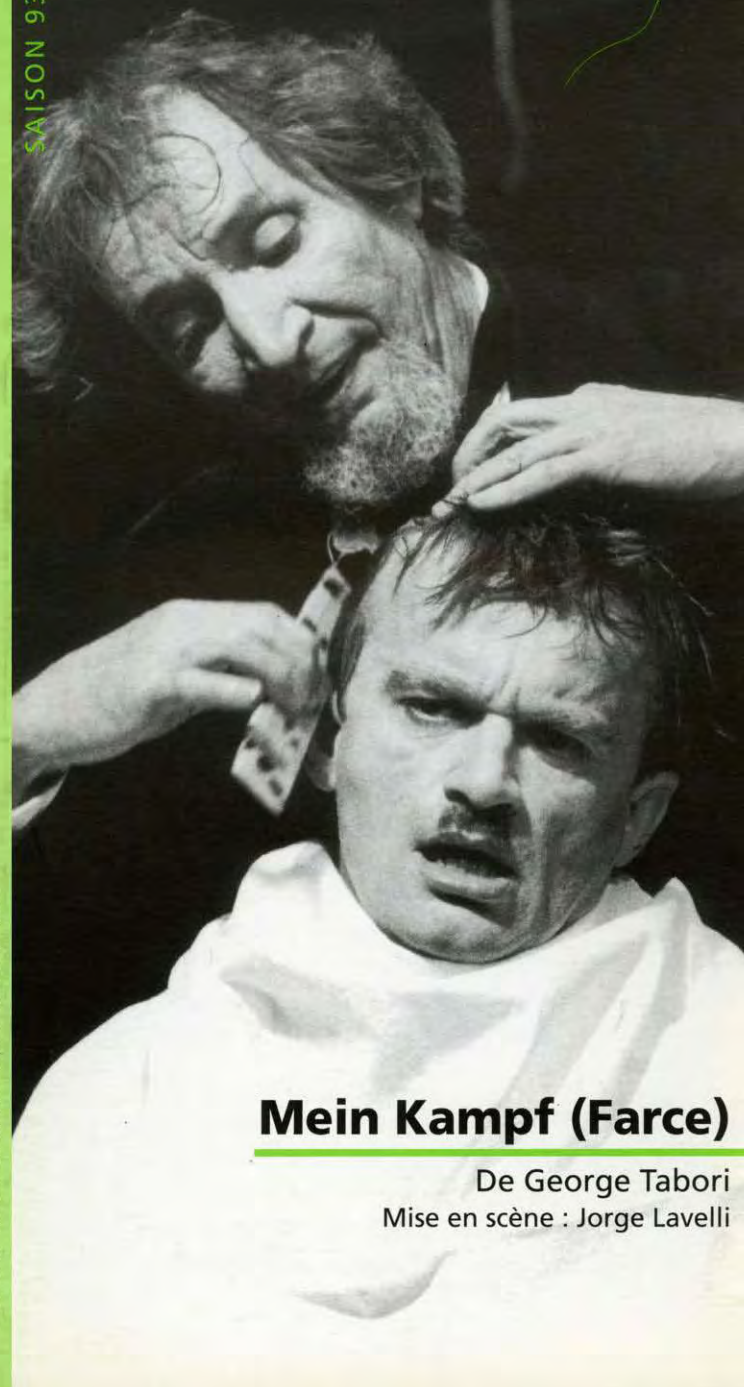
Le Théâtre des Treize Vents
est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Francophonie,
la Ville de Montpellier, la Région Languedoc-Roussillon
et le Conseil Général de l'Hérault.

Renseignements et location : 67 58 08 13

Photos : Lot - Création : Infographie - Impression : Technic Offset

SAISON 93/94

Théâtre des Treize Vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON
M O N T P E L L I E R



Mein Kampf (Farce)

De George Tabori
Mise en scène : Jorge Lavelli

Tabori ou la force de l'humour

Lorsqu'on parle d'Histoire avec un grand H, l'éthique, l'authenticité, le respect des principes, l'objectivité enfin nous semblent de rigueur : nous voulons que l'axiologie rationnelle remplisse sa mission. Cette exigence s'accroît, lorsque l'histoire nous est proche, d'une volonté de vérité, et même de justice. Nous avons assisté (souvent impuissants) à la négation du fait historique, à la pure et simple tentative d'effacement. Comme on efface une phrase malheureuse au Corrector. On essaie parfois d'écrire un autre récit par-dessus; au risque de toutes les simplifications, de toutes les falsifications.

L'histoire est un thème épineux pour le théâtre, qui risque de la rendre linéaire, simpliste, mince ou anecdotique. Le théâtre, par le choc de la présence vivante, ne peut pas aborder l'histoire en historien. Cette apparente contradiction s'explique aisément : le théâtre, lieu du pur artifice, se nourrit de vérité pour pouvoir s'exprimer, mais il n'est pas l'espace de la célébration judiciaire ni de la démonstration objective. La vérité du théâtre n'est pas forcément la vérité de l'histoire. Les lois de la causalité laissent la place aux lois de l'interprétation; de ce point de vue, l'universalité du théâtre dépasse même le message historique : la volupté de l'art enflamme davantage l'esprit, et parfois le bouleverse.

George Tabori, en abordant un fait capital de l'histoire de ce siècle, ne se laisse pas piéger par la démonstration idéologique ni tenter par le « message ». Et pourtant!... Aucun événement ne pourrait se comparer, en tant que catharsis dramatique, à l'hallucinante et scientifique extermination des Juifs, apogée meurtrière de toute la folie nazie. La ruine morale d'une société « civilisée » atteint là sa plus vertigineuse dégénérescence. Ce sommet d'infamie et de malfaisance dévoile l'homme dans sa perversion impénétrable. Comment en parler sur un plateau de théâtre?

Le rapport entre cette question, l'histoire et le temps est un défi que Tabori relève avec l'insolence d'un humour féroce. Au-delà de l'angoisse, le questionnement chez lui ne peut prendre une autre forme que celle de l'humour. Rire ne signifie pas oublier, rire c'est peut-être exorciser l'horreur et renouer quand même avec le monde.

Un monde qui vient? Le rire est une forme de réponse, certainement pas la seule, à la question fondamentale que les hommes se posent quand l'histoire se rit d'eux avec une pareille grimace. Comment en parler? Une foi minimale dans l'homme s'impose pour que la question trouve un début de réponse. La magie de cette réponse chez notre auteur est alimentée par la fable, la cruelle fable de la vie, celle qui pousse les hommes à préférer (quand même) la vie à la mort. On a besoin de rire, nous dit Tabori, de notre destinée tragique, de notre immaturité et de notre sens cannibaliste du monde.

L'attitude de Tabori face à l'histoire ne peut se concevoir que dans la culture juive : le monde pourrait être repensé radicalement après. Mais d'abord nous devons conserver la mémoire, de préférence en riant de nos malheurs. Une dramaturgie nourrie de tels concepts secoue toutes nos habitudes, fait éclater les schémas simplistes et monolithiques : le rire n'a de signification théâtrale que s'il s'abreuve de larmes.

Et aussi ceci : le théâtre (l'art) doit-il donner réponse à tout? Certainement pas, surtout lorsqu'il s'agit de l'opération qu'on avait cyniquement baptisée « solution finale ». Mais ne pas s'interroger est une faute, plus tragique encore. La répugnance pour la honte refoulée empoisonne irrémédiablement le corps social. Il faut donc en parler : désigner, signifier, casser et désharmoniser si nécessaire, mais en parler. Tabori pense certainement que l'homme dans sa fragilité ultime et sa peur de la mort est plus sensible au rire qu'aux cris de douleur, même si, comme dans l'histoire du larron sur la croix, la douleur lui vient seulement quand il rit. En racontant des histoires, en tissant des récits et des commentaires, la pièce rejoint un certain parfum de bible laïque, de sagesse humaniste et compréhensive. Nous vivons avec cette espèce perverse qui s'appelle « homme » : si nous renonçons à la vengeance, que nous reste-t-il? Une certaine compréhension, paraît nous suggérer Tabori, une certaine foi, un certain « optimisme » dans la générosité du rire. A notre tour de nous questionner. Pouvons-nous encore croire à quelque chose? Un monde qui vient?

Jorge Lavelli

Le Théâtre National de la Colline présente :

Mein Kampf (Farce)

de George Tabori

Texte français : Armando Llamas

Mise en scène : Jorge Lavelli

Collaboration à la mise en scène : Dominique Poulange

Décor : Pace

Costumes : Graciela Galán

Son : Jean-Marie Bourdat

Lumières : Daniel Touloumet

Maquillages : Catherine Nicolas

avec

Roger Mollien : *Lobkowitz*

Roger Jendly : *Shlomo Herzl*

Dominique Pinon : *Hitler*

Rosario Audras : *Gretchen*

Eléonore Hirt : *Madame Lamort*

Jean-Paul Dermont : *Himmlisch*

Mitzi : *La poule*

et dans le rôle des clochards de jour, Léopold, les crétins du Tyrol, un gendarme fringant : Stéphane Aladren, Pierre Casadei, Antoine Fontaine, Francis Mage, Christian Fournier, Carlos Kloster, Bertrand Noël et Didier Roset.

A Vienne, l'hiver 1900 et quelques, dans un asile de nuit de la Blutgasse.

Une production du Théâtre National de la Colline

Création à Paris en Mai 1993



MERCREDI 23, JEUDI 24 FÉVRIER À 19 H 00,
VENDREDI 25 ET SAMEDI 26 À 20 H 45, DIMANCHE 27 À 18 H.
DURÉE DU SPECTACLE : 2 H 50 AVEC ENTRACTE

OPÉRA COMÉDIE

George Tabori, un humour sauvage



George Tabori est né à Budapest en 1914. Quand il a quatre ans, ses parents l'emmènent au cirque pour la première fois. La trapéziste tombe. « *Elle ne formait plus par terre qu'un tas sanguinolent. J'ai longtemps pensé que le théâtre, c'était ça.* » Son père, journaliste, a été gazé à Auschwitz. « *Tous les fils ont eu envie un jour de tuer leur père. Comment faire quand d'autres s'en sont chargés à votre place ?* »...

... Au départ, George Tabori s'inspire de faits réels. C'est ce qu'il affirme : « *Pour ce qui est de **Mein Kampf**, j'ai appris que, pendant son premier séjour à Vienne, Hitler a passé quelque temps dans une maison de repos. Il y a rencontré des juifs, et l'un*

d'eux lui a donné son manteau d'hiver parce qu'il n'en avait pas. On sait en tout cas qu'il peignait des aquarelles et les faisait vendre par des juifs. Il y a aussi cette jeune fille qui l'a rencontré à cette époque. Elle a écrit un livre de souvenirs et a été liquidée par les nazis parce qu'elle connaissait trop de détails. » Tabori ne traite pas la réalité de façon réaliste. Elle passe par la parabole, et la parabole par les distorsions de l'humour. « *La blague, dit-il, n'est pas une fuite devant la réalité, elle est la réalité.* »

L'humour fait partie de George Tabori, de son hérité, de son éducation anglaise. Seulement, chez lui, on ne peut pas parler vraiment de « *politesse du désespoir* ». Il s'agit bien de surmonter le désespoir, de supporter l'insupportable. Mais il n'y a rien de poli, de policé dans ce qu'il définit comme « *une forme littéraire, l'expression d'une attitude critique* ». Une attitude provocatrice, cinglante, sauvagement masochiste. Encore imprégné d'Europe centrale, George Tabori est plus rude, plus viscéral que les maîtres de l'humour juif new-yorkais, Woody Allen ou les frères Coen. D'ailleurs un thème revient chez lui : la bouffe. Bizarrement, le chef d'œuvre de Pip Simmons, **An die Musik**, qui traitait des camps de la mort sous une forme tragiquement burlesque, commençait par le cérémonial grotesque d'un souper anthropophage... On retrouve le thème dans **Les Cannibales**, comme le titre l'indique, et dans **Mein Kampf**, sous forme de recette de cuisine dans **Jubiläum** aussi, qui met en scène un fils de déporté et un nazi. Le nazi veut croire qu'à Auschwitz on faisait cuire du pain. Il est amené à manger un morceau de pain apporté par le fantôme du déporté, et lui trouve un drôle de

goût. « *C'est que nous sommes de drôles de gens* », dit le fils.

Rapprocher obstinément Allemands juifs et nazis ne relève pas du syndrome bourreau-victime, dominant-dominé. C'est une façon de parler de frères ennemis, frères autant qu'ennemis. « *C'est peut-être avec **Mein Kampf** que je suis allé le plus loin sur cette voie* », dit Tabori, qui déteste les films de propagande hollywoodiens des années 40 : « *Plus on se trouve loin des lieux du crime, plus les images deviennent mythologiques et mensongères* ». Refuser le manichéisme ne tient pas chez George Tabori de l'idéalisme aveugle. C'est refuser l'alliance du manichéisme et du comique, autant dire la méchanceté gratuite sinon graveleuse, un certain esprit fasciste. Rien de commun avec cet humour qui lui appartient comme la couleur de ses yeux ou ses empreintes digitales. Un humour à l'opposé de la complaisance.

« *Un soir, raconte-t-il, on jouait **Mein Kampf** à Vienne, et un acteur tombe malade. Je le remplace. La pièce doit se terminer par une blague. J'en raconte une, deux. Rien, pas un rire. Au bout de dix, je commence à paniquer. Il fallait en finir. Alors je dis : et voici la plaisanterie la plus courte : «**Auschwitz**». Parce que, en allemand, plaisanterie se dit «**witz**».* »

Colette Godard

Supplément Arts et Spectacles du journal «*Le Monde*» consacré à la saison 1992/93 du Théâtre National de la Colline (10 septembre 1992).